

Christian Laval

Colloque « Puissances du communisme » Paris VIII Janvier 2010

Le sujet du communisme

Introduction

Penser la question du « sujet du communisme » aujourd'hui, c'est penser les conditions subjectives de la lutte pour le communisme, c'est poser la question cruciale des subjectivités, et plus précisément, la question de la façon dont les subjectivités se soumettent à certaines situations ou se dressent contre elles. En un mot c'est s'interroger sur les processus de transformation des subjectivités, sur ce que Foucault a désigné comme les *processus de subjectivation*.

C'est donc abandonner la conception d'un « sujet de l'histoire », un sujet dont les tâches seraient commandées par les lois de l'histoire. Ce renoncement à la croyance dans un tel « sujet » a été pour une part le résultat des transformations historiques¹. L'effacement progressif de la « centralité de la classe ouvrière » et la diminution de sa potentialité subversive ont produit d'incontestables effets de désarroi et de résignation. On a pu penser qu'avec la défaite de la classe ouvrière comme classe centrale et comme classe révolutionnaire, c'était l'alternative globale au capitalisme qui avait disparu.

Penser la question du « sujet du communisme », ce n'est pas chercher aujourd'hui à identifier telle ou telle classe ou fraction de classe susceptible, par sa position dite objective, d'entrer dans la lutte, de s'y rallier, ou d'en prendre la tête, c'est se demander plutôt comment les subjectivités de ceux qui occupent certaines situations sociales, qui entretiennent certains rapports sociaux, qui vivent certaines expériences, peuvent se modifier de telle manière qu'en luttant contre les conditions qu'ils subissent, ils entrent dans la lutte pour le communisme et fassent du communisme leur objectif. C'est se demander comment un sujet social que l'on peut définir par des luttes ou des pratiques de résistance peut devenir un sujet politique en

¹ Un certain nombre de sociologues (Castel, Beaud, Pialoux) ont produit des analyses très convaincantes des mutations du salariat qui ont contribué au déclin de cette centralité de la classe ouvrière et de sa potentialité subversive.

visant un objectif qui l'unifie. C'est donc examiner ce que nous pouvons appeler le processus de subjectivation communiste, ou encore la *construction du sujet politique du communisme*.

En effet, l'erreur serait de penser qu'on peut conclure de certaines déterminations sociologiques, comme les positions sociales occupées dans la structure de classe, une stratégie militante, une organisation politique, un programme de gouvernement ou de transition, etc. Aucune sociologie statistique ne nous dira à elle seule quel pourrait être ce « sujet du communisme ». C'est pourquoi l'intitulé de cette table ronde, en particulier la formule *du sujet perdu*, est particulièrement problématique. Car le sujet n'est pas plus perdu qu'il n'est donné. C'est bien parce qu'il n'est jamais donné qu'il ne peut être perdu.

Ce qui signifie qu'en fait il n'a jamais été donné, découvert ou reconnu. Un sujet n'est pas donné tout fait par l'histoire, n'est pas découvert par la science de l'histoire, il ne peut que se construire, il a à se construire, il doit advenir comme sujet d'une action historique, comme le nom collectif d'une composition de forces. Cela suppose aussi qu'il peut se déconstruire, se décomposer, se défaire, que son nom peut même disparaître du champ de l'action historique. L'histoire est pleine de cadavres de tels sujets historiques. C'est ce que l'on peut appeler une *défaite du sujet* : il se défait autant qu'il peut se faire ou se refaire dans un processus de composition et de décomposition de forces, un processus qui a sans doute à voir avec les phases du capitalisme lui-même, mais qui n'en est pas nécessairement le produit mécanique. Le sujet du communisme, du moins tel que le marxisme le nommait et tel que le marxisme a contribué à le faire, s'est évanouie, en une sorte de « fading » historique pour parler le langage de la psychanalyse. La classe ouvrière, identifiée comme sujet du communisme, a été défaite ou (et ? ou bien en même temps qu'elle ?) s'est défaite².

La question qui se pose donc à nous est la suivante : peut-on conclure de cette défaite du sujet du communisme, tel que le marxisme l'envisageait et tel qu'il avait contribué à le construire, à l'absence définitive de tout « sujet du communisme » ? Ce qui suppose de se confronter à Marx, afin d'interroger la façon dont il a tenté de penser le sujet et pour se demander, à partir de là, s'il ne faudrait pas prendre les choses autrement pour penser aujourd'hui, et d'une autre manière, ce que pourrait être un nouveau sujet du communisme.

Comment Marx pense-t-il la constitution du sujet social et politique ?

² Cf. Robert Castel, « Pourquoi la classe ouvrière a-t-elle perdu la partie ? », *Actuel marx Les nouveaux rapports de classe*, n°26, Deuxième semestre 1999, p. 24.

On a retenu certaines formules de Marx comme la distinction de la « classe en soi » et de la « classe pour soi » et l'on a fait comme si la formule réglait tous les problèmes. Il faut revenir à la façon dont Marx a pensé le rôle historique de la classe ouvrière, et plus précisément la transformation d'un sujet social en un sujet politique.

Comme l'a rappelé Daniel Bensaïd dans son texte d'introduction pour *Contretemps*, Marx a cherché à se débarrasser du communisme philosophique, utopique et dogmatique de son temps, et a rejoint sur ce point son ami Engels en comprenant le communisme comme « une conclusion nécessaire que l'on est bien obligé de tirer à partir des conditions générales de la civilisation moderne ». Mais de quel ordre est cette « nécessité » ?

Il est un schème central chez Marx, qui sera repris dans le marxisme traditionnel, qui veut que le capitalisme en créant les conditions de sa reproduction crée du même coup les conditions de son dépassement. Ce schème est celui de la *gestation* de la société communiste au sein même du capitalisme, du fait de son développement même. La condition de sa reproduction, c'est la constitution d'une armée du travail active, occupée, socialisée dans la grande entreprise. Cette armée du prolétariat est l'armée des fossoyeurs du capitalisme selon la formule bien connue du *Manifeste*. Gestation, accouchement d'un côté, armée, fossoyeurs de l'autre, voilà la double série de métaphores par lesquelles Marx entend faire voir la marche même de l'histoire, le communisme comme autodépassement du capitalisme.

L'émancipation est ainsi pensée comme *délivrance* : la nouvelle société était contenue dans les flancs de l'ancienne, la révolution est comme un accouchement. C'est aussi une mise à mort. La vieille société meurt quand la nouvelle naît. Délivrance du neuf et décès du vieux monde coïncident. Cet ensemble d'images renvoie à une conception plus générale de la transition entre des modes de production censés s'enchaîner à la manière des générations qui procèdent l'une de l'autre. Une succession de modes de production, faut-il le rappeler, que Marx n'invente pas, mais qu'il reprend à un certain nombre d'auteurs écossais du XVIII^e siècle pour la réélaborer.

Il est un passage du *Capital* particulièrement éclairant sur cette manière de penser chez Marx. Dans le chapitre XXIV du Livre I du *Capital* (« tendance historique de l'accumulation capitaliste ») Marx explique qu'avec le processus de concentration des capitaux « s'accroît le poids de la misère (...), mais aussi la colère d'une classe ouvrière en constante augmentation, formée, unifiée, et organisée par le mécanisme même du procès de production capitaliste ». Marx veut dire qu'avec la constitution du marché mondial, et la concentration du capital qui l'accompagne, se constitue un sujet social, le prolétariat, dont la force devient irrésistible et

permet de passer au communisme. Le processus qui transforme un sujet social en sujet historique semble au premier abord spontané et continu, on pourrait presque dire « naturel » en tout cas immanent au mouvement de la production capitaliste. La force de travail unie par les liens de la coopération sous le contrôle du capital, constitue un sujet social qui est en opposition au capital, et bientôt un sujet politique apte à faire la révolution. Ce processus rencontre cependant un autre processus qui lui est contraire.

Les conditions d'exploitation sont telles que les travailleurs se soumettent habituellement aux rapports sociaux capitalistes, les entretiennent et les reproduisent, moyennant quelques accommodements qui stabilisent la situation. On trouve ainsi chez Marx, à un autre pôle de sa réflexion, l'idée d'une soumission de plus en plus accomplie des travailleurs à la production capitaliste et aux contraintes de sa reproduction. Marx écrit dans le *Capital* : « Dans le progrès de la production capitaliste, il se forme une classe de plus en plus nombreuse de travailleurs qui, grâce à l'éducation, la tradition, l'habitude, *subissent les exigences du régime aussi spontanément que le changement des saisons*. Dès que ce mode de production a acquis un certain développement, *son mécanisme brise toute résistance* ; la présence constante d'une surpopulation relative maintient la loi de l'offre et de la demande du travail et partant le salaire, dans des limites conformes aux besoins du capital, et la sourde pression des rapports économiques achève le despotisme du capitaliste sur le travailleur. Parfois on a bien encore recours à la contrainte, à l'emploi de la force brutale, mais ce n'est que par exception. *Dans le cours ordinaire des choses, le travailleur peut être abandonné à l'action des « lois naturelles » de la société, c'est-à-dire à la dépendance du capital, engendrée, garantie et perpétuée par le mécanisme même de la production.* »³

On rencontre donc dans le *Capital* deux processus contraires pensés l'un comme l'autre comme naturels et spontanés: l'un permet la constitution de la classe ouvrière sur la base de la grande industrie comme armée des fossoyeurs, tandis que l'autre impose aux ouvriers une soumission aux « lois naturelles » de la production capitaliste.

Cette tension pèsera lourd dans les débats qui agiteront le mouvement ouvrier. Rappelons-en simplement les termes. Pour une bonne partie du marxisme traditionnel, le communisme procède « objectivement » du mouvement des conditions de la production, via les rapports sociaux antagoniques auxquels la structure de la production donne naissance. Si le

³ Livre I, Pléiade., p. 1195-1196.

communisme est le fruit des contradictions du capitalisme, si ce dernier ne cesse en somme de creuser sa propre tombe, faut-il laisser aller ce mouvement jusqu'à la « chute finale », de l'accompagner en quelque sorte jusqu'à son terme ? Mais qu'en est-il alors de cette transformation du sujet social en sujet politique ? Comment penser un « sujet », si le communisme est un processus historique inéluctable, si la « nécessité » ne relève pas du désir, de la volonté, de l'action ou de la décision d'un sujet quel qu'il soit, mais du mouvement des sociétés et plus précisément encore de *l'autodépassement du capitalisme* ? Althusser n'a-t-il pas tiré la bonne conclusion en parlant à propos de l'histoire de « procès sans sujet », expression que l'on peut reprendre ici à propos du passage du capitalisme au communisme ? Ne faut-il pas plutôt un « parti » qui de l'extérieur, viendra apporter l'intelligence du mouvement général des sociétés, au risque que ce parti de la classe ouvrière ne soit bientôt le substitut de la classe qu'il représente, qu'il ne devienne le véritable sujet politique du communisme ?

La façon dont le marxisme traditionnel a posé le problème de la subjectivation révolutionnaire relève, pour une part au moins, de son incapacité à saisir sa propre action dans la constitution du sujet politique.

Le point aveugle du marxisme est paradoxalement son propre rôle, son action performative dans la construction de la classe ouvrière comme sujet du communisme, c'est-à-dire sa propre contribution à la construction de ce sujet. Un aveuglement qui n'a pas été pour rien dans le fait que le parti comme constructeur du sujet du communisme, le « parti de la classe ouvrière », a réussi à se faire passer pour le sujet révolutionnaire lui-même, se substituant ainsi à la classe ouvrière.

Les conséquences de cet aveuglement sont multiples. La disparition de la classe ouvrière comme acteur révolutionnaire central et la crise du marxisme comme théorie de l'histoire sont nécessairement allés de pair. Le marxisme traditionnel devient intenable dès lors que lui fait défaut « son » sujet, non pas celui qu'il a contribué à construire et qu'il ne sait pas qu'il a construit, mais celui qui semble se déduire du cours de l'histoire.

L'impasse de la multitude

C'est bien comme réponse à cette crise, comme tentative pour sortir de ce lourd déterminisme couplé d'un volontarisme de parti, que l'on peut comprendre l'effort remarquable de Michael Hardt et Antonio Negri qui ont cherché à repenser d'une façon nouvelle la question du sujet du communisme. Tentative remarquable et originale, qui prend acte de la péremption des schèmes du marxisme traditionnel, mais qui reste handicapée par la reconduction d'un certain nombre de difficultés qui sont propres à ce même marxisme traditionnel.

En effet, Negri et Hardt affirment que le capitalisme est sous la dépendance des luttes sociales, que l'Empire est appelé à l'être par la multitude qui est la seule force positive. La résistance précède le pouvoir, la lutte explique les changements de fonctionnement du capitalisme. Mais ils ont quelque mal à relier cette affirmation de la priorité ontologique de la multitude avec la constitution de cette même multitude par le mouvement de la technique et de l'économie.

Le sujet social reste curieusement pensé comme un effet de l'essor du travail immatériel. La multitude en effet n'est une multitude que parce que la production sociale suppose coopération, collaboration, communication. C'est cette dimension commune du travail immatériel qui donne ses caractéristiques à la multitude et qui la rend apte à l'action commune. Hardt et Negri se donnent la partie assez facile en identifiant la production sociale faite de relations et d'affects marqués du sceau du commun et le procès de subjectivation. Procès de production et procès de subjectivation sont identiques. La multitude est composée de tous ceux qui participent à la production sociale comprise en un sens élargi. En somme, nous avons affaire à une *autoconstitution spontanée du sujet social* du seul fait de l'hégémonie du travail immatériel.

Il reste alors à faire que ce sujet social devienne un sujet politique. La réponse semble relever d'une émergence soudaine et non d'une construction politique. Curieusement, par une autre voie et d'autres références philosophiques, on en arrive au même résultat optimiste que celui du marxisme traditionnel : le cours du monde dominé par le travail immatériel va faire advenir le nouveau monde communiste. C'est en ce sens que l'Empire est donné comme la chance du communisme.

Une subjectivation néolibérale

La thèse de l'autonomie de la multitude sous-estime grandement la façon dont les subjectivités sont modelées dans la société néolibérale. Il nous faut plutôt penser le terrain des subjectivités comme un terrain d'affrontements.

C'est tout l'enjeu de bien saisir ce qu'est exactement le néolibéralisme comme construction des relations sociales et comme fabrication des subjectivités sous le principe de la concurrence, de la performance et de la jouissance illimitée, soit très exactement un mode subjectif complètement adéquat à l'illimitation du capital. Le néolibéralisme, comme logique normative générale, est à la fois une manière de gouverner les individus et un mode de fabrication des subjectivités. Et cette subjectivation néolibérale nous semble, à Pierre Dardot et à moi-même, l'emporter, pour l'instant du moins, sur d'autres processus de subjectivation. A s'intéresser en effet aux travaux qui sont aujourd'hui produits dans le monde psy sur les mutations subjectives, on ne peut que prendre ses distances avec l'optimisme de ceux qui voient dans le travail immatériel le vecteur de toutes les libérations. Cela ne veut pas dire que tout est joué et que « le sujet néolibéral » est définitivement installé comme réalité anthropologique. Il suffit de souligner que des modes ou des voies de subjectivation se différencient de la voie dominante qui sont loin d'être négligeables, et ceci à tous les niveaux, individuels ou collectifs, quand bien même ils ne sont pas aujourd'hui dominants.

Quelle chance pour une subjectivité communiste d'avenir ? Le problème est crucial. Surtout lorsque l'on a pris la mesure de la puissance du capitalisme néolibéral comme de sa capacité à transformer les subjectivités.

Quelle chance y a-t-il pour des subjectivités qui feraient du « commun » leur principe de vie, leur ligne de conduite ? Et comment distinguer cette raison du commun des communautarismes archaïsants qui ont toujours hanté l'histoire du communisme ?

Pratiques de lutte, sujet et objectif du communisme

La lutte est ouverte entre les modes de production des subjectivités dans le salariat et dans la société. Ce qui laisse penser que le commun, ce que nous appelons la raison du commun, a ses chances, c'est évidemment le caractère absolument suicidaire du capitalisme sur l'environnement, sur la vie psychique, sur les liens sociaux, sur les solidarités, mais cela ne

suffit pas. La lutte ne se passe pas entre la Raison et la Dérison, elle passe entre des rationalités, elle se joue au quotidien dans la pratique, entre les conduites gouvernées par l'intérêt personnel, l'accumulation privée des biens et des jouissances, d'un côté, et de l'autre les conduites, ou plus exactement les contre-conduites, guidées par les principes de solidarité, de coopération, de partage, soit un tout nouvel art de vivre.

La question politique se présente ainsi : comment articuler ces conduites de résistance à un but ?

Pas de lutte organisée et efficace sans l'idée d'un « autre monde possible », comme disent les altermondialistes. Pas de sujet non plus sans altérité. Une altérité que l'on peut ici entendre de deux façons. Pas de sujet du communisme sans adversaire. Pas de sujet du communisme sans référence à un autre monde possible.

Renommer l'adversaire, redessiner l'horizon historique est indispensable, mais n'est pas suffisant. La tâche n'est pas de réinventer un nouveau « grand récit » mythologique, il est de dégager dans les luttes contre l'exploitation et la mise en concurrence de tous contre tous la dimension du commun. Il faut articuler le communisme comme objectif à la question de la *subjectivation des luttes*.

C'est sur ce point qu'il peut être utile de s'appuyer sur Marx, en suivant le commentaire qu'en fait Etienne Balibar dans la *Crainte des masses*⁴. Tout Marx n'est pas dans le double processus de naturalisation que l'on trouve dans le Capital et dont nous avons parlé plus haut. Marx n'est pas seulement le penseur des « lois immanentes du processus de production capitaliste », il est un penseur des luttes, de la dimension stratégique des luttes, du rapport entre la dimension stratégique de la lutte des classes et la subjectivité révolutionnaire.

Marx nous a laissé sinon une pensée, du moins une certaine idée de la pratique politique comme pratique de construction d'un sujet, permettant de relier les luttes quotidiennes aux objectifs du mouvement. Il y a une phrase du *Manifeste* qui souligne que les communistes ne forment pas un parti distinct opposé aux autres partis ouvriers mais qu'ils se distinguent des autres fractions en représentant les intérêts du mouvement dans sa totalité, en ce sens que ce sont ceux qui sont capables d'articuler les moments de la lutte, les expériences les plus locales, les plus sectorielles, les plus quotidiennes avec le but à poursuivre. C'est bien ainsi que l'on peut envisager la construction du sujet communiste.

⁴ E. Balibar, *La crainte des masses*, Galilée, 1997.

Marx doit donc rester au centre de notre réflexion. C'est bien dans la lutte et par la lutte que les forces peuvent se composer, qu'il y peut y avoir une subjectivation collective, qu'un sujet peut se construire. La lecture que fait Marx de la séquence 1848-1851 est éclairante à cet égard. Bourgeoisie et prolétariat ne sont pas donnés comme des classes qui spontanément, immédiatement et séparément, entreraient en lutte l'une contre l'autre comme des entités préconstituées, comme des invariants, ou parce que ce seraient leur propriété naturelle. Les phrases du *Manifeste* selon lesquelles l'époque de la bourgeoisie a « simplifié les antagonismes de classes » ne signifient pas qu'il n'y a plus que deux grandes classes dans la société. Sur ce point, on commet souvent un contresens. Si elles voulaient dire que la société va se réduire à deux classes du fait de l'évolution économique, ce serait évidemment une *prédiction sociologique fausse*. Mais si elles veulent dire qu'à certaines périodes il peut y avoir composition de forces et subjectivation révolutionnaire de masse, elles désignent un *effet stratégique de la lutte pour un objectif commun*, et elles sont alors parfaitement fondées. Elles signifient qu'à certains moments l'antagonisme de classes doit prendre la forme simplifiée de l'affrontement entre deux camps ennemis, deux sujets antagoniques par polarisation, composition, consolidation de forces hétérogènes. Et c'est à ce moment-là, et dans la guerre entre ces pôles, que le communisme, pour reprendre les formules du Manifeste, peut « être reconnu par tous les gouvernements européens comme une *puissance* ». La puissance du communisme selon le Manifeste communiste suppose qu'il ne soit pas seulement la « légende du spectre » mais un mouvement qui vise à la constitution d'un sujet. Et c'est très exactement ce sujet que le Manifeste même, par sa déclaration des « conceptions, des buts et des tendances », a contribué à construire.

